

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 21

Artikel: Electeurs et candidats
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196909>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Adé dépenâilli, adé dépatolliu, fasâi vergogne ài dzeins de l'eindrâi, tant l'étâi coffo !

Et po travailli, n'y avâi pas mèche. Lo travau fâ poâirè à dâi lulus qu'ont dinse lè coutés ein long.

Coumeint vo peinsâ bin, lè dzeins ne sè tsaillessant pas de lo preindrè ein dzornâ, kâ, quand l'allâvè tsi cauquon, tot cein que poivè eimpogni, l'accrotsivè, et tot l'âi étâi bon : 'na trein, 'na forstè, dâi z'eintsapliès, et quand poivè allâ pè l'hotò, robâvè lè coulli, lè tsanès, enfin quiet, tot cein que l'âi passâvè pè lè grâpiès; et l'allâvè reveindrè clliâo z'affèrès po sè fèrè de la mounia, et de bio savâi que n'étâi pas po la plliaci à la tièce d'épargne, kâ, quand l'avâi fé on coup dinse, aobin se per hazâ l'avâi fé 'na dzornâ, hardi ! ne démarâvè pas de la pinta tant qu'è tot sèyè nettiyi.

L'avâi dza étâ cofrâ 'na troupa de iadzo po avâi fé de clliâo cavies; mà l'hostiau l'âi fasâi rein, bin ao contréro, kâ, avouè on meti de tserropa coumeint menâvè, 'na bouna eimpartia dâo temps, ne savâi papi lo allâ medzi, et po dremi, sè fourrâvè ein catson dein lè grandzès, assebin quand l'étâi à l'ombre po on part de mâi, l'étâi tot conteint d'être dinse, sein cousin de la tiutse, ni de la peinchon. Tandî l'hivâi, que ne fasâi pas bon dremi défourrâvè aobin pè su lo fein, on étâi su que Fri-pouille étâi ao violon.

On iadzo l'avâi robâ on cabri à l'asseuse; on outro iadzo, trâi dzenelhiès ao syndico, cauquiès dzo après, l'avâi étâ trèrè dou quartèrons de truffès su on tsamp ao martsau; on outro iadzo, s'étâi einfattâ ein catson pè la pinta, tandî que dinâvont et l'avâi accrotsi 'na botollie d'èdhie de cerisès ao carbatier. Enfin quiet, ne lâi tsaillessâ pas què robâ; assebin quand manquâvè oquè à cauquon, tsacon desâi adé: « Pardi ! lo larro n'est autre què Fri-pouille ! »

Coumeint vo peinsâ, lo gaillâ étâi soveint devant lo Tribunal et à foice d'être condannâ, lè dzudzo drobliâvont lè mâi de preson, et lo derrâi iadzo que Fri-pouille sè fé accrotsi, l'atrapâ bo et bin quieinz mâi que dû alla subi à Lozena.

N'y avâi pas 'na senanna que l'étâi frou que m'einlèvine se mon gaillâ ne sè fe pas reim-pogni pè lè gendarmes po avâi robâ 'na montra.

De bio savâi, cé à quoui étâi la montra porta pllieinte et vouaiquie Fri-pouille mé ein Tribunal.

Lo dzo dâo dzudzèmeint, quand lo Président lo ve eintrâ l'âi fe :

— Mâ, mâ, enco vo, Fri-pouille ! vo ne tsandzi rein !

Adon l'autro, l'âi repond :

— Vo remacho bin, monsu lo Président; vo n'âi pas tsandzi non pllie, vo z'êtes coumeint mè, vo n'âi rein eingraissi ! C. T.

Electeurs et candidats.

On sait à quel prix, dans certaines localités, on gagne l'honneur d'être député. Si la bourse ne se délie pas largement, si le vin ne coule pas à flots, c'est en vain qu'on voudrait faire apprécier les mérites de tel ou tel candidat.

Le gros propriétaire, M. X., savait fort bien cela, et quoique très avare, il dut se résoudre, lors des dernières élections, à payer le tribut d'usage.

La veille des élections, il dut remplir à maintes reprises un grand broc qui lui revenait à de très courts intervalles, après avoir passé au milieu d'un groupe d'électeurs buvant à sa santé.

Quelques-uns causaient à l'écart, et l'un d'entre eux, fort animé par la discussion et le petit blanc, s'écria :

— Eh bien ! avouez que M. X. est un brave

citoyen ; aussi j'espère le voir sortir demain à une belle majorité, qu'en dites-vous, père Dallin ?

— Brave citoyen..., brave citoyen, répond celui-ci en hochant la tête..., voilà, il ne faut pas tant crier.

— Comment ! fit l'autre, exaspéré.

— Eh bien, puisqu'il faut tout dire, je le dirai, ajouta le père Dallin, quand je lui ai reporté le broc pour le remplir, j'ai vu qu'il ne faisait pas la mesure.

Paris et Londres.

Nous détachons les lignes suivantes d'une intéressante correspondance, adressée de Londres au XIX^e Siècle :

Sans doute, à Londres, une foule de choses rappellent Paris : les larges voies, l'animation des rues, certaines curiosités artistiques, les étalages de quelques magasins. Mais c'est tout. Cette population affairée est silencieuse au delà de toute expression. Elle circule vite et sans un mot. Omnibus, cabs, voitures de maîtres se croisent, se suivent, se dépassent, sans qu'une parole soit échangée. Un cocher qui insulterait un de ses collègues, comme cela se voit si facilement à Paris, aurait contre lui la foule et les policemen, qui, respectueux de la liberté de tous, ne manqueraient pas de lui faire un mauvais parti.

Ici, les cochers tiennent leur gauche, tandis qu'à Paris ils marchent à droite. Jamais d'accrochages. Les cabs filent avec une rapidité inouïe. Les omnibus, d'une mobilité remarquable, vous transportent pour un penny ou deux pence, deux ou quatre sous, aux extrémités de la ville qui est immense, quatre fois plus étendue que Paris.

Paris est une ville entourée de fortifications, aux rues étroites, aux maisons élevées, qui ne s'accroît qu'en absorbant la province. Londres est au contraire une ville immense, aux larges rues, aux maisons petites et à un ou deux étages, qui s'agrandit par la simple force de son expansion. Paris est républicain, Londres est conservateur. Les Parisiens habitent dans des tiroirs de commode; les Londoniens ont chacun leur maison. En réalité, les hommes d'affaires de la cité demeurent loin de leur office comme tel de nos boursiers ou de nos commerçants se réfugie à Ville d'Avray ou à Rueil. Les quartiers excentriques de Londres qui touchent à Londres, c'est notre banlieue de Paris qui toucherait à Paris, si Paris n'avait pas son enceinte fortifiée.

A Paris, on s'aborde facilement, on se parle, on devient intime; à Londres on ne se cause pas. Il faut être présenté. Le cant britannique l'exige.

A Paris, on ne porte des gants que pour rendre des visites, mais on ne fume pas la pipe si l'on est « en société ». A Londres, sous peine d'être disqualifié, il faut avoir des gants dans la rue, mais on peut avoir une pipe à la bouche dans un salon et être un gentleman.

A Paris, le dimanche est un jour de fête. On ne travaille pas pour s'amuser. Tous les restaurants, tous les marchands de vins, les moindres guinguettes regorgent de monde. Ce jour-là, on ne reste pas chez soi. On va à la campagne, on se promène sur les boulevards, on mange dehors.

A Londres, au contraire, et en pays anglais, le dimanche est un jour mort. Cette foule si empressée, pendant la semaine, qui circule si vite, qui ne perd pas une minute dans ses déplacements, a disparu. Plus rien, pas un cab ou si peu qu'il est inutile d'en parler, quelques rares omnibus, toutes les boutiques fermées, sauf les marchands de tabac et les fruitiers; les cafés si fréquentés la veille, *closed*, comme on dit ici, les boulangers, les bouchers, les épiciers chôment. La ville — cinq millions d'habitants ! — est morte et déserte. Tout le monde est chez soi, *at home*.

En Ecosse, c'est bien pis encore qu'à Londres. Il n'y a personne dans les rues, sauf aux heures des offices, et pas un magasin n'est ouvert. Le malheureux boutiquier qui s'aviserait de recevoir un client serait poursuivi et condamné.

L'étranger n'a qu'une ressource, s'il ne connaît

personne chez qui il puisse aller déjeuner et dîner : c'est de rester dans un hôtel et au lit. La poste ne fonctionne pas; le télégraphe est suspendu; les trains sont réduits au nombre strictement indispensable; les journaux ne paraissent pas et ce qu'il y a de plus malheureux, c'est que le dimanche commence le samedi à deux heures.

Eponges. — Voici une recette que nous avons nous-même employée, dit le *Voleur*, et dont nous garantissons la parfaite réussite. Très simple, elle consiste à faire tremper les éponges quelques heures dans de l'eau bien salée.

Gonflement des pieds. — Les longues promenades, la chasse, les marches forcées, amènent parfois un douloureux gonflement des pieds. Pour faire disparaître rapidement l'enflure, il suffit de prendre un bain de pieds un peu prolongé, dans une décoction de sureau, dans laquelle on jette une forte poignée de sel.

Boutades.

Chaque année, à Prilly, on procède à l'inspection des pompes à incendie et à divers exercices de sauvetage. Leur besogne terminée, les pompiers trinquent entre eux et s'égaient aux sons de leur fanfare, entourés d'une foule de curieux et tout particulièrement d'un nombre considérable de gamins pour lesquels ce jour-là est un des grands jours de l'année, témoin cette anecdote on ne peut plus drôle :

C'était aux derniers examens des écoles primaires de Prilly. Le pasteur, adressant alternativement aux élèves quelques questions sur l'histoire du Nouveau-Testament, demande à un gamin à la mine éveillée :

« — Dis-moi, mon ami, quand est-ce que Jésus-Christ est monté au ciel ? »

Le mot *Ascension* ne revenant pas à la mémoire de l'enfant, celui-ci hésite, s'impatiente, puis, tout à coup: « Le jour de la revue des pompiers, m'sieu ! »

Le pasteur et les membres de la commission ne gardèrent qu'à grand peine un air sérieux. Ils se dédommagèrent une fois les examens terminés.

On raconte qu'un général prussien disait à un colonel, pendant la bataille de Sadowa : « Colonel, emparez-vous de ce poste périlleux, faites-vous-y tuer avec tous vos hommes, et venez ensuite prendre de nouveaux ordres. »

Un gamin tombe violemment et se mord la langue. Il pleure, se désole et crie au bout d'un instant à sa maman qui était dans la chambre voisine : « Maman, crois-tu que je pourrai encore parler ?... »

OPÉRA. — On nous annonce pour demain, une troisième représentation de l'*Amour mouillé*, que nous ne saurions trop recommander à ceux qui ne connaissent pas encore cette opérette : rien de plus charmant, de plus gracieux et de plus gai; on en revient véritablement enchanté. Les billets seront vite enlevés, car nombre de personnes qui l'ont entendue une première fois ne laisseront point échapper la représentation de demain, qui sera la dernière.

L. MONNET.

Magasins populaires de Max Wirth Zurich.	Cotonne p. tabliers et robes, à 55 c. p. n.
Bâle et St-Gall, offrent à des prix très avantageux et envoient échantillons franco.	Cretonne forte et Indienne, à 45 c. »
Adresse : Max Wirth, Zurich.	Batistes et étoffes à jour, à 60 c. »
	Brillant Grenadé et Zéphirs, à 80 c. »
	Reps, Crêpes, Côtelines, Plissés 80 c. »
	Satins, impr. damassés et unis 75 c. »
	Etoffes p. habil. de garçons, à 90 c. »
	Immense choix. Prix reconnus excessivement bon marché.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, rue Pépiniat, 3.

Papier spécial pour dessécher les fleurs.

Lausanne. — Imprimerie Guillaud-Howard.